

NOTE d'intention

L'ange et la bête

Il subsiste aujourd'hui encore trop de traces de cette représentation biaisée de la sexualité des handicapés mentaux : les parents considérant leurs enfants handicapés comme des êtres asexués (l'ange), et les responsables d'institutions considérant leur sexualité comme inhumaine et indésirable (l'image de la bête).

D'après *L'ange et la bête*, Alain Giami

Je n'ai pas de légitimité particulière pour aborder ce thème délicat. Je n'ai pas de sœur ou de frère handicapé, ni de lien avec le milieu médical spécialisé. On m'a juste raconté une histoire de vie qui m'a touché, et j'ai eu envie d'aborder le sujet à ma façon, sous l'angle de la fiction.

De nombreuses institutions spécialisées qui accueillent des personnes handicapées mentales adultes interdisent encore dans leur règlement intérieur les rapports sexuels entre les résidents, lesquels sont donc contraints de s'y adonner en cachette, ou en ayant recours à des solutions sordides et compliquées comme la location d'une chambre à l'hôtel. Le plus souvent, aucune éducation à la sexualité ou aux risques n'est d'ailleurs proposée à ces personnes. Il s'agit d'un sujet encore à la limite du tabou, y compris dans les familles. Il faut déjà commencer par oser en parler. Des groupes de parole s'emploient à essayer de faire évoluer les mentalités, et les éducatrices spécialisées qui m'ont aidé durant la phase de documentation du projet pensent justement qu'un film comme celui-ci pourrait s'y avérer intéressant pour lancer un débat.

Un moment de vie

Si l'histoire que je veux raconter doit bien s'appuyer sur un contexte réaliste et documenté, elle n'a pas pour autant de vocation documentaire : il s'agit simplement d'un moment de vie, de l'histoire humaine de quelques liens particuliers qui se tissent une après-midi entre trois personnes, à l'occasion d'une expérience intime forte, et de choses au fond très simples.

J'imagine un film sans artifices, sans effets de réalisation, sans mouvements complexes ni surtout trop fluides : un traitement réaliste, une caméra à l'épaule, une image brute comme pour saisir des instants de vie, sans trop de découpage, avec un cadre incluant le plus souvent possible tous les personnages pour éviter au mieux le champ et le contre champ, et des protagonistes que l'on découvre déjà plongés dans l'action. La caméra portée permettra de suggérer la fébrilité latente dans laquelle se meuvent les personnages, au cours de cette après-midi si particulière dont l'enjeu suscite tant de nervosité chez chacun. Il s'agit d'être en adéquation avec les émotions à vif de Laurie et de Romain, leurs mots rares, leurs gestes crus.

Je vois la séquence intime dans la chambre comme un moment à part, un tournant dans le film. Je l'imagine plus impressionniste que figurative, avec uniquement des gros plans, des échanges de regards et quelques caresses, préservant toute la pudeur et le mystère de la scène.

Mais s'il est question au fond d'une expérience initiatique, il n'en s'agit pas moins d'amour, et de désir : en cela, j'ai envie de raconter une histoire où grouilleront la vie et la nature, où l'on chantera et où l'on profitera de plaisirs simples, dans des images baignées de lumière.

La découverte de la sensualité

Laurie souffre de déficience mentale. Elle est une enfant limitée, dans un corps d'adulte. Romain quant à lui souffre d'un trouble qui peut s'apparenter à de l'autisme. Leurs baisers frénétiques sont une exploration, autant qu'une étreinte ; en même temps qu'une relation, c'est leur rapport à l'autre et à l'indépendance qu'ils construisent. Au départ, ils sont dans l'imitation : le couple leur propose un modèle de relation épanouissante, ils essaient donc de s'en rapprocher comme ils le peuvent. Ce n'est que progressivement qu'ils vont apprivoiser la sensualité, et c'est ce cheminement qu'il va s'agir de montrer.

Un monde à eux

Estelle souffre de la culpabilité que ressentent nombre de frères et sœurs de personnes handicapées mentales, ayant forcément moins reçu d'attention de leurs parents, tout en héritant d'eux une pression supplémentaire, comme la nécessité impérieuse de combler tous les espoirs déçus d'une réussite que leur frère ou sœur n'atteindra jamais ... et de se montrer suffisamment à la hauteur pour être capable de prendre un jour le relais de leurs parents dans l'accompagnement de leur frère ou leur sœur, lorsqu'ils ne seront plus là. Avec cette place à se faire dans la famille, et balancée entre des sentiments contradictoires, Estelle oscille entre ressentiment et comportement surprotecteur, alterne les périodes de rejet et celles où elle en ferait presque trop, comme ce week-end là. L'équilibre est difficile à trouver, et les conflits moraux bien longs à résoudre. La situation lui échappe parfois, et pétrie d'idéalisme, Estelle n'échappe pas à une certaine forme de naïveté. Elle ne peut pas tout maîtriser.

Cette journée est un moment-clé qui la relie à sa sœur d'une manière symbolique, puisqu'elle l'accompagne dans sa vie de femme. Le soir venu cependant, elle réalisera sans doute qu'aussi loin qu'elle ait pu aller pour aider les deux amoureux dans leur relation physique, elle n'entrera jamais dans la véritable intimité de leur couple qui ne regarde qu'eux... ce quelque chose des gens qui s'aiment que chante si bien Sheller, « qui vous éloigne un peu ».

Une journée à la campagne

Au final, le film ne prétend pas donner de leçon de morale. Bien sûr, il veut donner à s'interroger sur un sujet dont on évite de parler... mais il veut surtout faire partager des doutes et des joies simples, lors d'une journée à la campagne. Une journée juste un peu particulière.